

L'île de Manhattan fut cette nuit-là le théâtre de phénomènes inexplicables.

Tout commença par un accident, vers vingt-trois heures. Un taxi roulant sur Madison, qui perdit le contrôle de sa trajectoire à l'intersection de la Quatre-vingt-deuxième, et vint s'encastrier dans la devanture d'un magasin d'alimentation générale. Les témoins oculaires, deux étudiants en médecine rentrant d'une écurie d'internat, expliquèrent aux flics qu'en ouvrant la portière du véhicule pour tenter de secourir le chauffeur, ils n'avaient trouvé personne au volant. Ni sur la banquette arrière.

Puis ce fut un poivrot qui ameuta le quartier, aux alentours de Washington Square. Il hurlait à qui voulait l'entendre que son pote Billy l'avait laissé tomber. Après qu'il eut déblaté un bon quart d'heure, une voiture de patrouille postée à l'angle de la Quatrième rue l'embarqua sans ménagement.

Des alarmes se déclenchèrent vers minuit dans les tours du Rockefeller Center, sans raison apparente. Elles provoquèrent l'intervention des pompiers basés dans la caserne limitrophe qui constatèrent l'absence de gardien dans les salles de vidéo surveillance. Hormis ce détail insignifiant, et le fait que les alarmes aient mugé de façon inexplicable, tout semblait parfaitement normal.

De nombreux accrochages se produisirent un peu partout dans les heures qui suivirent, tous consignés dans l'ordinateur du Commissariat Central de la ville de New York. Ils impliquaient parfois plusieurs véhicules, parfois un seul, venus percuter un mur ou s'encastrier sur une borne d'incendie. Il s'agissait le plus souvent de taxis, mais pas uniquement. Tous, en tout cas, étaient désertés avant l'arrivée des secours. Du verre brisé, des tôles froissées, la police n'avait eu à déplorer aucune victime. Seulement des délits de fuite et des abandons de véhicule sur la chaussée.

Puis les choses se corsèrent.

À partir de deux heures du matin, des gens se présentèrent dans plusieurs commissariats de l'île pour signaler des disparitions.

Certains arrivaient de chez eux, hagards, d'autres expliquaient être sortis avec un ou une amie, dans une boîte ou un bar de nuit, et s'être inquiétés en ne le voyant pas revenir des toilettes ou du vestiaire. D'autres encore racontaient une histoire similaire, à propos d'un collègue de travail ayant subitement pris la tangente pendant qu'ils avaient le dos tourné. Des maris, des femmes, des amis, des relations ou des collègues, toutes ces personnes s'étaient volatilisées aux dires des déclarants.

La police était habituée à ces évanouissements inopinés. Elle se contenta d'enregistrer les déclarations sur les mains courantes. Il s'agissait le plus souvent de fugues, parfois de fuites, rarement d'enlèvements. Tout le monde avait une bonne raison de s'éclipser un jour ou l'autre. Les gens se défilaient pour changer de vie, on voyait ça souvent. On les retrouvait une fois sur deux, des années plus tard, dans un autre État et sous une autre identité.

Pas de quoi s'alarmer.

Les flics commencèrent à s'inquiéter lorsque les fonctionnaires d'astreinte ne purent résorber le flot des plaignants. Il avait soudainement grossi, tirant de leur lit des hordes d'individus affolés pour les pousser vers le poste de police le plus proche. Ils débarquaient en robe de chambre, en survêtement, en short, un vieillard déboulant même en slip douteux, aucun n'ayant pris en tout cas le temps d'enfiler un pantalon ou une tenue plus civilisée.

Vers trois heures du matin, une flopée de putes fit son apparition dans les commissariats de Harlem. Elles venaient se plaindre dans une débauche de jurons de ce que les flics, ces enfoirés, ne faisaient pas leur putain de boulot. Pour les faire chier ils étaient toujours là, pour les protéger on les voyait moins souvent. Plusieurs de leurs copines n'étaient pas revenues sur le trottoir après une passe. A chaque fois, elles avaient vu le client redescendre, seul. À chaque fois la pute s'était évanouie dans la nature.

Le phénomène s'amplifia tout au long de la nuit, jetant dans les commissariats des milliers de gens paniqués.

Lorsque la vague de disparition atteignit le seuil critique, vers cinq heures du matin, on avait déjà enregistré plus de dix mille déclarations. Tous les quartiers de l'île avaient été touchés, sans exception, du nord au sud.

Les standards avaient sauté depuis déjà une heure, et les commissariats ressemblaient à des salles de marché à l'heure d'ouverture. Toutes sortes de gens s'y pressaient dans un brouhaha infernal. Un véritable patchwork de la société new-yorkaise. Des familles huppées de Midtown, des Noirs illettrés de Harlem, des classes moyennes entassées au nord de la Centième rue, ou des yuppies gavés d'amphétamines préférant le Village.

Tout y était représenté.

Les flics furent submergés et durent cantonner la foule à l'extérieur des commissariats. Elle se massa sur les trottoirs dans une confusion indescriptible, débordant sur les rues et les avenues où se pressaient les premiers véhicules de livraison matinale. L'aube se levait sur un ciel dégagé, les plus hautes vitres des gratte-ciels miroitaient d'éclats de fer.

Une belle journée en perspective.

Vers six heures la ville était en état de choc. Tout le monde semblait chercher quelqu'un. Toute la population avait perdu un proche.

La police ne faisait plus face au déferlement. Elle s'était retranchée derrière ses volets métalliques, en principe prévus pour parer aux actes de terrorisme. Plus aucune voiture ne circulait à cause de l'engorgement provoqué par les milliers de gens massés dans les rues. Des accidents avaient eu lieu, un peu partout, créant des bouchons qui compliquaient encore plus la situation. Les dépanneuses bloquées dans les embouteillages ne pouvaient accéder aux véhicules accidentés, la chaussée s'engorgeait, les tunnels et les ponts étaient impraticables.

L'île était isolée dans la tourmente.

Le maire fut réveillé en sursaut par un coup de téléphone incohérent du préfet de police. À l'entendre, il fallait faire intervenir l'armée dans les plus brefs délais.

Le maire n'aimait pas les problèmes. Avant toute chose il lui passa un savon. Une fois défoulé, il s'enquit de la raison pour laquelle on le dérangeait de si bonne heure. Le préfet dressa un tableau apocalyptique de la situation. La ville était bloquée, paralysée, des dizaines de milliers de citoyens s'étaient volatilisés, la police était retranchée dans ses quartiers et l'émeute grondait dans les rues.

- C'est tout ? demanda le maire d'une voix ensommeillée.

Il lui demanda de se calmer. Il serait à l'Hôtel de Ville d'ici une demi-heure et prendrait les choses en main.

Désespéré, le préfet raccrocha. Une demi-heure, assez pour que ça dégénère. Dans la panique, il avait procédé au rappel des effectifs de jour dont le service commençait normalement à sept heures trente. Les pauvres bougres étaient en train de finir leur nuit lorsqu'ils avaient été sommés de rejoindre leur unité sur le champ. Cette mesure ne fit qu'aggraver les choses. Elle livra à la vindicte populaire des agents ensommeillés, incapables de comprendre pourquoi ils étaient pris à partie.

Une cellule de crise put finalement être réunie à l'Hôtel de Ville vers six heures trente. Chacun des participants avait été déposé sur le toit du bâtiment par un hélicoptère ayant décollé de La Guardia sur ordre du préfet. La première décision du maire fut de s'adresser à ses concitoyens. Il croyait en son charisme.

Un appel au calme fut lancé sur les ondes à six heures quarante-cinq. Le texte, concis, avait été préparé par le service de presse de l'Hôtel de Ville et relu en diagonale par son directeur de cabinet. Sans fioriture, il exhortait à la raison. La police tenait la situation sous contrôle et prenait les mesures nécessaires. Quelques phrases, se voulant à la fois rassurantes et directives.

Des conneries.

Un tissu de conneries impossible à avaler pour les centaines de milliers de New-yorkais qui frisaient déjà l'hystérie collective. Il ne fallait pas se le cacher, la police ne les protégeait plus. Les flics étaient débordés, dépassés. Ils se terraient dans leur commissariat en priant pour que les portes ne cèdent

pas sous la pression de la masse en fureur. La seule réalité tenait en trois mots.

Les gens disparaissaient.

C'était un fait, et rien ni personne n'était en mesure d'arrêter l'hémorragie. On pouvait raconter ce qu'on voulait, la population s'en rendait bien compte.

L'allocution du maire produisit un effet contraire à celui recherché. Elle aggrava les choses. Un vent de panique souffla sur la foule massée dans les rues, sur les trottoirs, dans les parcs, et tous les lieux publics.

À partir de cet instant, les choses basculèrent.

Un changement radical s'opéra dans les esprits. Après avoir tremblé pour les autres, les gens avaient maintenant peur pour eux-mêmes. Personne ne voulait plus prendre le risque de se retrouver seul. Les gens sortaient de leurs maisons, de leurs bureaux, et s'agglutinaient par grappes un peu partout.

Comme souvent dans ce genre de scénario, les raisons de ce délire passèrent au second plan. On ne s'inquiéta plus de comprendre pourquoi la ville se vidait. La seule préoccupation des habitants se limitait à sauver leur peau. Ils ne savaient pas ce qui se passait, ni comment les autorités allaient gérer la situation, mais ils comprenaient que leur intérêt était de se regrouper, et le plus vite possible.

Une information sortie d'on ne sait où émergea alors du chaos pour se répandre comme une traînée de poudre.

Central Park était protégé.

Le poumon de Manhattan fut pris d'assaut aussitôt. Les voitures furent abandonnées, de même que tous les véhicules immobilisés sur la chaussée. Partout des gens couraient, cherchant un refuge dans la multitude en attendant d'atteindre la zone épargnée. Des femmes, oppressées par la cohue, étaient prises de convulsions et s'écroulaient sur place. De bons samaritains tentaient de leur dégager un espace pour leur éviter d'être piétinées. Ils étaient renversés par le flot tumultueux qui roulait en direction de Central Park.

Il en arrivait de partout, de tous les quartiers de la ville.

Les avenues étaient noires de monde. Les abords du parc avaient des airs de concert rock dans les minutes précédant l'entrée en scène de l'idole. Des centaines de milliers d'individus se pressaient dans les allées, sous les futaies, sur les pelouses. Certains avaient pris des barques d'assaut et s'y agglutinaient, manquant de chavirer à tout instant. *Le radeau de la méduse.*

Central Park arrivait à saturation. Sa capacité d'absorption frisait la rupture. La foule continuait à s'y déverser. Elle s'entassait dans le moindre recoin, à la limite de l'asphyxie. De nombreuses personnes furent piétinées, des enfants surtout, incapables de faire face à la marée humaine prise d'hystérie.

Ce matin-là, les commerçants n'ouvrirent pas leurs boutiques. Les quelques cafés ayant déjà entamé la journée fermèrent. Les alimentations, les vidéos clubs, les sex-shops, les boutiques chics de la Cinquième Avenue, celles moins huppées de Down Town, tout ce qui donnait sur la rue était barricadé. La ville semblait sinistrée, recroquevillée derrière une chape de peur.

New York, symbole de la réussite, Babylone des temps modernes, la ville fonctionnant vingt-quatre heures sur vingt-quatre avait tiré le rideau.

D'inévitables scènes de pillage eurent lieu sur l'île sans que la police pût intervenir à aucun moment. Les gangs arrivés du Bronx, de Harlem et du nord de Brooklyn déferlèrent sur Manhattan comme une nuée de sauterelles. Ils avaient réussi à se frayer un chemin à moto au milieu des milliers de véhicules abandonnés sur les voies.

Ils s'en prirent d'abord aux proies les plus faciles. Les voitures furent désossées en quelques minutes. Puis ils passèrent aux devantures. Celles qui avaient la malchance d'être accessibles furent éventrées, saccagées, parfois sans intérêt particulier, juste pour le plaisir. Ils portaient tous des casques couvrant intégralement leur visage. Ils ressemblaient à des barbares païens prenant d'assaut la Chrétienté.

À sept heures trente la situation était consommée. La ville était parquée au centre de l'île, les magasins abandonnés au pillage et la police restait invisible.

Le maire décrocha son téléphone et appela la Garde Nationale.